Newberry Library, Chicago

7
1620 §4

PROSOPOPEE
DE L'ASSEMBLEE DE LOVDVN.

Aux pieds du Roy.

10.

M. DC. XX.

THE NEWBERRY LIBRARY

Case F 39 .326 1620 pt 2

PROSOPOPEE DE L'ASSEMBLEE DE LOVDVN.

Aux pieds du Roy.

SIRE,

Vos tres-humbles, fidelles & tres-obeïssans sujects & seruiteurs, qui font profession de la Liberté Chrestienne en vos Royaumes & Souuerainetez, recognoissants que Dieu vous a departy de son image, pour leur estre Roy, Seigneur & Pere, portent à vos pieds les tres-humbles vœux de leur fidele seruice, & supplient tres-humblement vostre Majesté se vouloir souuenir, que comme Dieu appelle Iustice l'effet de ses promesses, qu'ainsi veritablemẽt peuuent-ils appeller Iustice l'effet des vostres, puis qu'il vous a pleu les affermir par vos Edicts, publier pour le bien de paix & repos de vos sujets. C'est ceste Iustice, que pressez du sentiment de leurs maux, ils osent maintenant vous demander, & comme à leur Pere commun, vous dire auec tout le respect qui leur est possible. Que leurs peres, ayant arrousé de leur sang les lauriers de Henry le Grand, de tres-glorieuse memoire, ils ne peuuẽt que souspirer, de ce qu'il leur faut encore auiourd'huy arrouser de leurs larmes ceux de Louys le Iuste, gemissans en l'attente des fruicts qu'ils deuoient recueillir de la part si glorieusement acquise par ses incomparables vertus, si heureuse-

51-327

ment conſeruee par les voſtres. Pour la cimenter dans ſon Eſtat, il acera ces Eedits, & leur donna la trempe, dont la vigueur conſeruée ſous la foy publique dans le ſein de voſtre Majeſté, paſſée par l'eſpreuue de voſtre minorité, auoit faucé les replis de la malice, vous auoit veu majeur d'ans, & de ſageſſe, & deuenoit heureuſement impenetrable ſous voſtre pleine & parfaite authorité, ſi par les ſecrets deſſeins d'aucuns mal affectionnez à voſtre ſeruice elle ne receuoit des attaintes de toutes parts.

Vos Edits, Sire, ont par tout aſſez d'authorité pour nous contenir en noſtre tres-humble deuoir, non aſſez de bonheur pour nous maintenir en ſeureté. Ceux qui ſont plus portez de paſſion eſtrangere que de zele au bien public, en ont iuſqu'icy enerué la vigueur, & vont découſant les pieces plus notables par les executions, contrauentions & ſiniſtres interpretations, qui de iour en iour vont augmentant le mal, & tellement affoibliſſant les remedes, que ſi V.M. ne verſe ſur ceſte partie de ſes ſujets le bon-heur de ſa Royale Iuſtice, nous ne pouuons que preuoir ſur nous l'oppreſſion ja conceuë par nos aduerſaires, & trop ſouuent reſſentie en ce que nous auons de plus cher. La Religion, la Vie, l'Hõneur, les Biens nous ſont debattus, oſtez, flétris, emportez comme à perſonnes indignes de voſtre Protection, incapables de toutes fonctions publiques, & forcloſes de tous benefices, que les loix du Royaume departent à vos ſuiets. Ces choſes, Sire, n'altereront point la fidelle obeïſſance que nous deuons à vos commandemẽs, ny le tres-humble reſpect qui no⁹ lie à voſtre ſeruice: mais nous ſupplions tres-humblement V. M. tronuer bon que vous ouurant noſtre ſein, & vous découurant nos playes nous cherchions le remede en voſtre Royale bonté.

Nous croyons qu'eſtant noſtre Roy, vous eſtes auſſi

noſtre Pere, & que les torts ou iniuſtices qu'on nous faict, ont leur reflection iuſques à vous, & rejaliſſent en fin ſur l'Eſtat, duquel quand nous pourrions-nous oublier nous meſmes, nous deuons eſtre jaloux pour le bien de noſtre poſterité. Et quand nous ſerions inſenſibles à tout cela, ſi eſt-ce que comme Chreſtiens nous ne pouuons pas longuement porter les outrages, où contre vos Edits, Ieſus-Chriſt eſt viuemẽt offenſé, ſans nous teſmoigner indignes des graces qu'il nous a faites. Nous ſommes appellez à ſouffrir pour luy, non à ſouffrir qu'on le deshonnore, qu'õ eſtouffe ſa parole, qu'on déguiſe ſa verité. Les calomnies dont on eſſaye de noircir noſtre profeſſion, s'attachent à luy. Vous ne trouueriez pas bon, Sire, que nous ouïſſions raualer voſtre authorité, la transferer ou ſoubmettre à vn autre, ſans nous en remuer, ſans nous efforcer à la maintenir. Que dirons-nous de noſtre deuoir enuers Ieſ. Ch. qui a le ſouuerain Empire ſur nos ames? ains que dirons-nous, ſi jaloux pour voſtre authorité & pour l'independance de voſtre Couronne, nous ſommes auiourd'huy perſecutez? (quoy que ſous autres pretextes) par ceux qui conſpirent ſur nous, non pas parce que noſtre religion leur eſt contraire: mais parce que nous trauerſõs leurs deſſeins temporels, & qu'ils ſçauẽt que ne pourriõs viure iamais ſous autre influence que celle de nos Rois legitimes & naturels que Dieu, non les hommes nous aura donnez.

Nous ſçauons que leurs aſſociations, congregations, practiques ſecrettes, croiſades, en effect ſe baſtiſſent pour noſtre ruine: Là ſommes nous voüez premierement à execration, puis deſtinez à perdition, deſignez pour victimes à leurs paſſions: Tout cela peu de choſe, ſi les Roys meſmes ne ſeruoient d'aſperſion à tels ſacrifices, ſi le deſſein ne paſſoit iuſques à l'Eſtat. Ambition effroyable de

commander vn iour à toute la Chreſtienté, qu'il faille eſpendre tant de ſang innocent pour la deſalterer, & entaſſer tant de morts pour ſeruir de degrez à leur Throſne imaginé, choſe déplorable; qu'ils intereſſent les Princes & les peuples pour les faire inſtruments de leur cruauté, executeurs de leurs paſſiõs ſous pretexte de Religion, & que cela ſoit tenu pour fable: parce que nous le diſons! Sire, nous ſouſpirons ſous ces artifices, & gemiſſons de veoir l'eſpaiſſeur des eſcailles, qui couure la prunelle aux puiſſans, & qu'ils ſe laiſſent mener inſenſiblement à leur propre ruine par le deſir de la n ſtre, que ces jeux tragicques s'appreſtent aux deſpens de vos ſujets, & que les François y joüent leur perſonnage, à l'adueu de ceux qui leur fourniſſent de roolle, & voudroient bien que ce fuſt au Roy deſpouillé: Sire, nous vous ſupplions tres-humblement nous permettre de vous dire auec toute ſubmiſſion & reſpectueuſe liberté, que nous tenons la prudence humaine vne dangereuſe guide és affaires d'Eſtat, ſi la Iuſtice & la Pieté ne vont deuant. En la cõduite de ce deſſein de nous ruiner, tant s'en faut que nous recognoiſſions de la Iuſtice ou de la Pieté en nos haineux, qu'à grand peine y voyõs nous quelque traict de prudence, ouy de malice & de piperie, que nous croyons ne pouuoir longuement proſperer, mais voicy le plus grand mal que nous y trouuons, c'eſt que des voſtres meſmes, leur donnant trop la main, font les fautes, & voſtre Majeſté en aura le deſplaiſir, pour veoir ſes ſujets deſvnis, le leuain des ligues entretenu, le repos de l'Eſtat esbranlé, & voſtre oreille importunée d'vn million de plaintes. Ceux qui portent la main à ce grand œuure, ſoit par zele de religion inconſideré, ou pour leur intereſt particulier, ou par obeïſſance aueugle qu'ils voüent à d'autres ſuperieurs que vous, ou par leur propre

malice, ou par ſerment de conſcience qu'ils preferent touſiours à iceluy qu'ils vous ont iuré, abuſent de voſtre Royale bonté, employant voſtre ſacré Nom, voſtre inuiolable authorité à la ruyne de ſoy-meſme. Nous le voyons, nul ne nous en croid, l'artifice a gaigné le deuant, & les preiugez ont fermé le pas à nos aduertiſſemens. Nos aduerſaires n'ayans peu boucher l'oreille à la clemence de nos Roys, ont deſguiſé nos aduis, leur ont donné des ſiniſtres interpretations, & nous ont finalement exclus du Cabinet.

Mais qu'ils charment les plus ſenſez: Que leur feinte pieté ſerue de talk à leur orgueil, aux clairs-voyans d'éblouyſſement, ſi nous feront-ils Caſſandres trop veritables s'ils ne ſont ſupplantez. Le mal croiſt dans le cœur de vos ſujets; ce feu petille touſiours quelque eſtincelle à trauers les cendres, & n'attend qu'vn vent à propos pour en faire vn embraſement. Par là ils pretendent ſeicher nos larmes & tarir nos ſouſpirs, afin que n'en ſoyez plus importuné. O le beau meſnage, Sire, que vous verriez ſi les Huguenoss auoient quitté le Dé; les bons Peres vous liureroient chance dés le lendemain. Ils eſtrangeroient tant de cœurs de voſtre ſeruice, que vous ſeriez bien toſt Roy de nom, & eux en effect, ils multiplieroient tellemét les cas de conſcience, par leurs ſermons, par leurs confeſſions, que tout gouuernement d'Eſtat deuiendroit Religion, & faudroit pour regner auec eux que voſtre Majeſté print l'encenſoir & l'ephod. Ne croyez pas, Sire, que ce ſoit le zele de la religion de leurs peres, qui les anime à crier à l'heretique, ou le zele de la maiſon de Dieu qui les ronge, c'eſt le zele de leur maiſon qui les altere du ſang de vos ſujets, & la fantaiſie dont ils ſont coiffez, qu'vn iour ils diſpoſeront d'hommes, femmes, enfans, offices, finan-

ces, & de la Couronne à vn besoin, qui les fait ainsi furetter dans vos Cours, vos villes, vos Conseils, pour nous frustrer de Iustice & de support. Ce n'est pas vostre interest, Sire, qui les porte à cét employ d'artifices, à ces animositez contre nous : ce n'est pas pour empescher vn assassin de vous approcher, ou pour faire reparer ces assassinats commis és personnes de deux grands Roys vos predecesseurs; Ce n'est pas pour vous faire rẽdre vn Royaume vsurpé, ou pour mettre à couuert vostre Couronne de quelques pretentions estrangeres, il leur en faudroit sçauoir bon gré. Ce n'est pas pour deffendre le champ de la Croix, ou pour conseruer les heritages qu'ils ont finemẽt extorquez aux meilleures familles, on les pourroit excuser; C'est l'interest estranger à quoy leurs vœux sont liez par la conscience, ausquels ils postposent tout, & l'Estat mesme.

A si pernicieux dessein, nous auons parsemé le chemin de cloux & d'espines qui les accrochent par tout, ils voudroient bien pour les arracher y employer vostre authorité, luy faire espouser leur party contre vous mesmes, & par vostre oreille faire encore vne fois passer l'embrasemẽt dans l'Estat. Ce leur seroit vn feu de ioye, pourueu que nous y fussions consommez, & que des ruines ils peussent bastir nos tombeaux. Ce leur seroit vn spectacle agreable, qu'vne campagne jonchée des corps de vos sujets, pourueu qu'ils nous y peussent recognoistre entre les morts.

C'est pourquoy, ils ne trouuent point de crayon assez noir pour nous peindre à vostre Majesté, ils sont ingenieux à tourner nos supplications en importunitez, nos remonstrances en attentats, nostre religion en desobeïssance, nos iustes deffences en crime de leze Majesté.

Ayant assiegé vos oreilles ; ils vous ont faict nostre pourtraict hideux & digne de vostre indignation, taschẽt à nous alliener du bon-heur de vos graces, & tant qu'ils peuuent retardent la Iustice & la protection que nous ne demandõs que de vostre Majesté, abusent de la Pieté que Dieu a logée en vostre ame, y formant des scrupules, y tordant des religieux sentimens, ou à leur aduantage, ou à nostre desolation, & de vostre bonté Royalle ils en font vn Arsenac pour nous foudroyer comme meschãs qu'ils nous ont figurez, sçachans bien que ne nous pouuez aymer, si nous sommes tels. Aussi s'en sont ils vantez, & se persuadant de passer plus auant, entretiennent cependant ce leuain de haine, desfiance & jalousie entre les deux Religions, vont approfondissant la flestrisseure sur celle que nous professons, pour en faire vne vlcere, & en fin la gangrene, qui passant iusques au cœur de l'Estat, perdra, non l'vne des deux, mais les deux ensemble, pour nous laisser apres des funestes accidens vne paix sans loy & sans Region.

Alors, Sire, ceux qui pres de vous pallient le mal & negligent les remedes, ne se pourront excuser enuers vous, ny enuers leur patrie, d'auoir, comme mauuais Medecins d'Estat, porté leur Pacient à vne perilleuse recheutte. Ils prennent aduantage de nostre patience, & nos souffrances leur seruẽt d'asseral pour leur eschauffer le sang, comme si nous n'auions, ou le courage de mourir pour la cause de Dieu, ou le desir de viure pour luy seruir. Et n'oyent pas ce que plusieurs murmurent (Quoy que peu sagement) que la condition, en laquelle nous sommes, est la pire de toutes pour nous aduancer nostre Religion, qu'vne guerre ouuerte seroit beaucoup plus supportable,

plus supportable, en laquelle nous compenserions la perte par le gain, & mettrions la Loy de Talion en vsage, que la paix telle qu'elle est, qui ne nous apporte d'autre aduantage, que de nous voir mourir à petit feu.

Apres Dieu, Sire [& nous le pouuons jurer en bonne conscience] le seul deuoir qui nous oblige à vous obeïr, & la charité qui nous lie au repos de l'Estat, contiennent iusqu'icy le sang qui bouïllonne dans nos veines au sentiment de tant d'oppression, & ne croyons pas qu'il y ait d'autres feux ou d'autres riuieres pour nous brusler & noyer, ny d'autres supplices que ceux qu'ont veu nos Peres: d'où par la grace de Dieu, l'Eglise est eschappee. Nous tenons pour folie les maximes desquelles ils cõcluent nostre ruine, & sagesse exquise les oracles du Tout-Puissant qu'au besoin, & pour nous consoler, nous sçauõns conuertir en maximes d'Estat; quand il est question de l'Estat de l'Eglise. Iamais, iamais, Sire, tant qu'on opposera l'Estat à la conscience, nous n'aurons ny paix en la conscience, ny repos en l'Estat. Iamais que ruine & malheur à l'Empire, où le Souuerain espouse vn party entre ses subjects. Il ne faut pas reculer bien auant dans l'Histoire pour le verifier. Aussi ne voyons-nous faire telles propositions, ny briguer tels aduantages que par des brouïllons d'Estat, & par des bourreaux de conscience. Les Estats & les consciences, Sire, ont leurs ressorts si differents, que qui pense à troubler l'vn par l'autre, est troublé luy-mesme, & se monstre ou malicieux, ou ignorant. Entre Dieu & la conscience il ne s'y trouue rien

qui puisse desguiser celle-cy, qui en puisse contrefaire les alleures, ains qui les puisse trauerser. En l'Estat tout y est conduict par vne prudence, dont les replis sont infinis, & les voyes le plus souuent obliques, ou la malice, la deffiance, le fast, le fard, ont trop de bonne part, parce qu'elle n'a affaire qu'auec des hommes: En l'Estat ne s'agist que des choses le plus souuent indifferentes, vaines, caduques, incertaines, dont les desseings ne passent pas au delà de ceste vie. La conscience agist dans le plus secret des hommes, ne traicte que des choses qui abboutissent à vie ou à mort, eternelle, & c'est d'où les brouïllons ont empoigné l'occasion pour la meslanger auec l'Estat, & Cerfs ruzez bailler le change à cette meutte Populaire, luy persuader que l'Estat ne peut estre en repos, si les consciences ne bannissent au loing tous scrupules de Religion, pour se laisser conduire à tastons sans sentiment, sans iugement, sans raison: Car quel iugement & quelle raison peut auoir vn homme qui mettra le feu dans la maison de son prochain, dans la sienne? parce que tel ou tel n'a pas son sentiment en la Religion? comme si la Religion se pouuoit planter ou arracher par la force du bras humain, & non plustost par raisons & persuasions tirees de la Parole de celuy à qui seul appartiennent, de prescrire son seruice en sa maison.

Sire, lors que nos ames sont teintes de la Religion qui nous est enseignee, elles ne souffrent aucun changement qui vous regarde, si ce n'est pour

vous aymer, craindre, & honnorer d'auantage, leur ſerment, leur fidelité, leur affection, leurs ſeruices ne les tirent point ailleurs.

Nous n'auons point de ſerment au dehors, point de ſuperieur que ſoubs voſtre authorité, nul de qui nous tenions office ou benefice vous eſtes noſtre vnique, noſtre tout apres Dieu. Durant le ſerain de l'Eſtat, autre Soleil ne monte ſur noſtre horizon; en la nuict de ſes miſeres, point d'autre Phare que voſtre autorité; en la ſolitude dans laquelle on nous expoſe, point d'autres mont-joyes que vos Edicts; en la guerre couuerte qu'on nous fait, point d'enſeigne arboree que voſtre Iuſtice; & parmy les flots & l'orage qu'on excite contre nous, nous n'auons point de baliſes que vos Royalles vertus. Si nous ſommes eſloignez de vos yeux pendant que nos mal-vueillans ont le deuant, c'eſt noſtre malheur, iamais manque de tres-humble deuotion à vous ſeruir. Noſtre ſerment de conſcience n'eſt qu'à Dieu, celuy de fidelité & d'obeyſſance n'eſt qu'à vous, comme nous ne recognoiſſons que vous. Qu'ils en dient autant, & qu'ils le dient en conſcience & ſans équiuoque: Au contraire, à chacun degré de leurs promotions ils reculent vn pas de la fidelité qu'ils vous doiuent naturellement: Et finalement s'eſtant iettez en pleine eau, ils ſe deſtachent d'auec vous, perdent de veuë le debuoir, puis le reſpect de ſubjects, en fin ne vous ſont plus rien, il leur eſt permis de mettre en queſtion ſi elle vous appartient ſouuerainement.

Il n'y à que nous qui retardons [croyent-ils] vne puiſſance conſciencieuſe ſur vous & ſur vos ſu-

jets, qu'ils desirent rendre absoluë à vn Estranger.

Si vous ne concluez la guerre à vos subjects selon leur volonté, si vous ne recognoissez ceste puissance en certains cas, ils vous fermeront leur Paradis, vous publieront fauteur d'Heretiques, & ne pouuans arriuer à la feste Sainct Bartelemy, chercheront à celebrer celle de Sainct Boniface.

Ne croyez pas, Sire, que la desolation de l'Estat les touche; dés qu'ils sont entrez là, ils n'ont plus d'affection que pour eux: s'ils en monstrent, ce n'est qu'à dessein d'y profiter, les miseres d'vne guerre ciuile seroient leurs delices, pourueu que nous fussions peris les premiers, tant & si auant les a desnaturez ceste promotion qui les deuoit rendre & plus humains, & plus charitables.

Ce qui les anime donc contre nous n'est pas l'amour de leur pays, le zele du bien public, & moins encor', quelque deuotion à vostre seruice: mais c'est qu'ils ne pensent pas pouuoir monter à l'imaginaire domination qu'ils minuttent, ny pouuoir mettre le pied sur les Fleurons de vostre Couronne, s'ils ne s'y font des bresches par nostre ruine: Ils sçauent que nous crierons aussi-tost au voleur, & ne trouuent moyen de nous oster la parole qu'en nous empeschant de respirer.

Pour y paruenir, que n'employent-ils pas? Y a-il rien de sacré qui ne soit prophané par eux? Commençons par vostre Sacre, Sire, ils sçauent bien que l'ancien Serment au Sacre des Roys (qui ne se faisoit moins selon Dieu) ne regardoit que le biẽ de la paix, repos, & seureté de l'Estat, la protection

de vos peuples, aujourd'huy on vous fait jurer d'exterminer partie de vos subjects & plus fideles, & plus obeïssants à vostre Majesté, qu'ils appellent heretiques; Vous obligent par conscience de tirer de vostre sang le plus pur, le plus net de toutes intelligences estrãgeres, de tous meslanges d'affection. Cette piece neufue à vostre serment y a esté consuë finemẽt par ceux qui pourpensent vne forte deschireure, & dés lors que les Papes se sont mis en l'esprit d'exauthorer ceux qui les ont mis hors de page. C'est ainsi qu'õ fait d'vn affaire d'Estat vn cas de conscience, & toutefois s'il plaisoit à vostre Majesté y voir de prés elle trouueroit que l'heresie pour laquelle on nous en veut sur tout, est de ne recognoistre en l'Eglise qu'vn seul Iesus-Christ pour chef, & en ce Royaume pour Roy autre que vous, car en ce qui touche leur ventre, & que nous ne croyons point cela vous doit rendre suspectes, leurs persuasions & leurs conseils non receuables.

C'est prendre vn mauuais chemin en matiere de religion que de penser faire tenir prison aux esprits, s'il n'y a que Dieu qui en garde la clef. Que les prisons soient basties de crainte ou d'esperance, d'honneur ou d'ignominie, de promesses ou de menaces, de recompenses ou de supplices, ils eschappent toujours à la seruitude, & retournent en leur premiere liberté: on peut forcer le corps, tirer vne parole de la bouche, mais le cœur humain s'opiniastre contre la defence, & mespriſe ce qui luy est permis. Venir aux extremes pour nous faire quitter ce que nous croions moyen de salut, nous ne pensons pas qu'il puisse

entrer en l'ame de voſtre Majeſté, penſer nous y porter peu à peu par le meſpris, la honte, & l'opprobre dont on nous couure, nous ne penſons pas que voſtre Maieſté le vueille permettre long-temps. Ceux qui les nous font ſouffrir, monſtrent plus de paſſion que de prudence; car la ſeule perſuaſion eſt la vraye maiſtreſſe des eſprits, par ce qu'auec douceur elle employe la doctrine, & l'exemple les moyens iniurieux, dont ſe ſert l'Imprudence quaſi par tout, nous roidirons pluſtoſt que de nous amollir, & ceux, qui ne nous pouuans ſeduire, changent leurs raiſons en outrages, paſſent ſans doubte de l'humanité à la beſtiſe, de la Religion à l'impieté. Penſeroient-ils que nous puiſſions facilement prodiguer la creance pour laquelle nos peres, ains les Apoſtres ont prodigué leur ſang? ſi nous le croyons ainſi, c'eſt gloire à nous d'y perſeuerer, & folie de croire qu'on nous en puiſſe tirer par violence. Nous ſortirons pluſtoſt de la vie & de nos maiſons que de noſtre profeſſion, paſſerons pluſtoſt par le feu que par là, les ſimples femmelettes, les meres Chreſtiennes parmy nous aymeront mieux porter leurs enfans au ſupplice qu'à la Meſſe, tant à de force la perſuaſion de pieté, & le zele à toute bonne ame de ſon ſalut.

Si nous n'auions vne ferme perſuaſion que noſtre Religion eſt d'en-hault nous la quitterions bien toſt, veu les iniures à qu'oy elle eſt expoſée; mais puis qu'on ne la nous peut oſter, non pas meſmes en nous oſtant la vie, il n'y a celuy de nous qui ne ſoit perſuadé de la protection de Dieu, & que la cauſe

de ſon Egliſe eſt celle meſme de Chriſt, duquel nous faiſons profeſſion. Que ſes promeſſes ſont ſi fermement eſtablies, qu'il eſt impoſſible qu'il nous abandonne, & s'il nous chaſtie, nous ſommes aſſeurez qu'il ne nous perdra pas pourtant.

Nous ne ſommes pas meilleurs que nos peres ny eux que les premiers Chreſtiens, ils ont ſouffert, & nous ſouffrions auſſi, & auons du ſang à perdre comme eux pour cette querelle, & le perdrons auec joye pour garder ce depoſt qui nous eſt commis, mais le mal eſt pour nos mal-vueillants que nous ne pouuons plus mourir ſans compagnie. Ne ſert donc de rien d'y employer la violence, c'eſt frotter des cailloux parmy la pouldre à canon, il en reüſſira ce que dit le Prophete, ce ſera du braſier dans du bois vn flambeau entre des gerbes, nul n'a iamais remué ce rocher qu'il n'en ait eſté eſcrazé.

L'experience de tant de ſiecles eſt pour nous, & ce rempart de conſcience eſt ſi ferme, que nous l'oppoſerons à toutes calomnies, iniures, machinations, aſſeurez qu'en le deffendant au peril de nos vies, il y aura touſiours de la honte pour les aſſaillants.

Au nom de Dieu, Sire, qu'on n'en vienne pas la pluſtoſt, ſoit voſtre authorité noſtre auant-mur, l'obſeruation exacte de vos Edicts noſtre deffenſe, nous n'en voulons point d'autres, tant qu'il plaira à voſtre Maieſté la nous continuer.

Quel mal'heur ſeroit-ce qu'on nous mit en ce deſtroict, & qu'on nous tiraſt du ſein les mains que

nous n'estendons que pour vous supplier? Qu'elle espreuue de nostre patience, que vous nous euſſiez abandonnez à la mercy de ceux qui taſchent à nous affoiblir pour nous pouſſer puis apres!

Il eſt dangereux, Sire, de laiſſer prendre racine à la maxime de nos haineux: qu'il faut perdre les heretiques: tant qu'elle aura vigueur dans le cœur de vos ſubiects, vous ne ſerez point en repos, ne nous enſeurté ceux qui enfont vn leuaim de nos miſeres qui preſchent à voſtre oreille qu'il faut vne ſeignée, ne ſçauent pas ou diſſimulent malicieuſement, que du ſang iniuſtement reſpandu, il en ſort des eſprits qui mettent les peuples en fureur, & ſeruent d'huile aux embraſements.

Lors ſerons-nous forcez pour l'amour de Ieſus-Chriſt, & pour l'amour de nous, Sire, de prendre courage, & nous oppoſer à celuy qui voulant rauir ſon empire de Chriſt, taſche auſſi à vous rauir le voſtre.

Nous n'auons en noſtre confeſſion de foy rien qui ne tende à l'honneur & grandeur du regne de Chriſt, rien qui ne tende à l'honneur & grandeur du voſtre: on nous accuſe d'hereſie enuers luy, de rebellion enuers vous, qui ne croira deuoir ſa vie, à la deffenſe de ſi iuſte cauſe? iuſques icy l'amour de noſtre patrie l'emporte par deſſus le courage, la patience contient le deſeſpoir, & retient le retour de tant d'iniures dans le reſpect que nous deuons à vos loix, nous deſmentons nos douleurs en l'attente de voſtre Iuſtice, & recuiſons beaucoup de ſouſpirs pour le bien de la paix auec nos concitoyens. Tout cela nous retourne à meſpris,

mespris, & tant s'en faut que les cœurs en soient amollis, ils s'endurcissent en ce dessein de noyer nos ames dans le pourpre de nos martyres.

Tesmoins en soient tant d'infractions, contrauentions, innexecutiõs de vos Edicts, où nous ne trouuons article, qui soit demeuré en son entier. Ils portent sur le front la parole du Prince, la foy publique, sont assaisonnez de la douceur de la paix, reuerez entre les bons François, comme tutelaires du repos, cheris comme le ciment de l'Estat. Nous esperions viure à couuert soubs leur asyle, & que le temps les affermiront en vostre Royaume, mais nos mal-veillans à qui rien n'est assez ferme, assez sacré, ont tellement grauonné ce ciment, esbranlé ceste fermeté, que la foy publique s'y trouue par tout violée, & ne reste rien plus que vostre parole en son entier. Nous recourons à icelle, comme à nostre Ancre sacrée, & suppliõs tres-humblement vostre Majesté nous supporter si les tours de vis que ces infracteurs donnent au pressoir de la croix, exprimẽt malgré nous ces plaintes toutes détrempées en larmes, & noyées en douleurs. Il ne nous aduiendra iamais de violer vos loix, bien instruits, que ne le pouuons sans violer celles de Dieu, mais ceux qui osent si souuent violer les vostres, pour nous forcer à les heurter

de noſtre part, monſtrent de quel pied ils cheminent en voſtre ſeruice, & en quelle reuerence ils ont vos volontez. Quant à nous qui en auons des actes ſi authentiques, nous eſtimerõs touſiours nos vies bien employées à les maintenir, & d'autant plus que nous y voyons les ſentimens de tous bons François vnanimement portez; noſtre longue patience nous ſeruira de rempart, contre la calõnie & à la Iuſtice de noſtre cauſe, nous éguiſerons nos courages, non pour nuire à perſonne, mais pour arreſter la nuiſance qu'on nous prépare.

A tant d'outrages nous n'auons iuſqu'icy oppoſé que voſtre authorité à tant de blaſmes que noſtre innocence, à tant de ſupercheries, que la crainte de vous offencer. Si on nous pourſuit auec iniures, c'eſt noſtre reuenche de bouſcher l'oreille; ſi on nous iette de la fange, de ſecoüer le manteau; on nous meſpriſe, nous preuenons par honneur: on nous maudit, nous beniſſons: on nous deteſte, nous recherchons: on nous comdamne, nous repartons doucement, & ſommes tellement faits à la patience, qu'il n'y a offence qui ne nous trouue preparez à la ſupporter pour le bien de paix. Toutes nos végeãces ſont formées en plainctes, & pour tout recours n'auons que vos Edictz. SIRE, c'eſt de voſtre authorité de les rendre impe-

netrables à l'orgueil, à l'impudence, à la calomnie, elle seule peut empescher l'insolence de passer aux extremes, & nostre patience de passer en fureur. Encore sommes nous hommes pour auoir quelque sentiment, & si nous n'estions Chrestiens, & vos tres-humbles suiects, dauantage nous ne l'endurerios pas. Ils ne sont pas contens de flestrir nos honneurs, de rauir nos biens; d'attenter à nos vies, de nous priuer de nos enfans, ils perdroyent volontiers nos ames puis qu'ils les voüent à execration au feu eternel, & nous procurent vostre indignation. Pour l'honneur, les biens, & la vie, passe, cela se peut appeller patience, si nous les perdons en gemissant; mais qui d'entre-eux n'estimera perfidie ou lascheté, si nous endurons le reste sans nous en ressentir? Ainsi soit que nous laissions au iugement de Dieu ce qui touche nos ames, pourrons-nous suruiure à l'honneur de vos graces, les ayant perdues par l'artifice de ces malicieux sans l'auoir merité? Toutesfois personnes des nostres n'a creu iusqu'icy tout cela assez fort pour rompre l'obeïssance que nous vous deuons, nous voicy encore malgré nos ennemis, nets de ce reproche que nous ayons les premiers troublé le repos de nostre patrie. Nos Ministres n'ont point ouuert la bouche à la sedition, nos Gouuerneurs n'ont point vsé de re-

preſſaille. Nul n'a faict des congregations ou aſſociations pour minuter des deſſeings de ſang ou de feu, pour toute conſolation ils nous renuoyent au bois de la croix, au fiel & au vinaigre de celuy qui detrempe nos amertumes par les douceurs de ſes promeſſes: ainſi auons nous paſſé vingt bonnes années, attendant que Dieu touche le cœur de nos Roys pour nous.

Mais quoy, Sire, nos pleintes ne viennent pas iuſques à vous, & s'il y en paruient quelqu'vne, elle a deſia perdu ſa vigueur, déguiſée, extenuée, & qui pis eſt, transformée en reproches ou en crime, s'il nous auient de redoubler nos plainctes, & faire ouyr nos gemiſſemés auec quelque vigueur, incontinent on nous menace de vous faire eſcrire vos reſponſes à la pointe de l'eſpee, & les nous faire prononcer par la bouche du canon. Nos tres-humbles remonſtrances ſont rebellions au iugement de nos aduerſaires, & nos iuſtes, ains neceſſaires defences, deuiennent crimes de leze Majeſté, les preuues de noſtre fidelité ſont conuerties en teſmoignages contre nous, & la ſyncerité de nos intentions en reproches: ſi nous ſommes excedez on informe contre nous, & nos aggreſſeurs ſont receuz à depoſer. Si on nous outrage, ſoit de fait, ſoit de parole, nous ne ſommes pas parties receuables, ſi on à

sonné vn toxen sur nous, nous aurons esmeu la sedition ; Nos iuges sont tousiours nos parties, il y à recompense à nous faire du mal, & vos finances y contribuent de notables sommes : s'il faut en fin nous rendre quelque apparence de iustice, nos aduersaires taillent la plume, & s'il faut quelque remede, ils en fourniſſent les ingredients plus amers cent fois que la douleur. Vos Edits ne sont plus qu'vne tolerance (ainsi les appellent-ils) vn piege pour nous prendre au despourueu. On y fait des bresches par tout, & nulle part sont elles reparees: si on ne les oze rompre à la foys, on les affoiblit peu à peu, ce qu'on ne peut ouuertement refuser, on le rend inutile par dilayements, & caue-on des mines soubs les fondemens de la paix pour les faire ioüer en leurs temps.

En maint endroict on nous empesche l'exercice que vos Edits nous y ont permis. On ne nous veut laisser viure en repos, ne mourir en paix. Contre vos Edits on assiege le cheuet de nos malades, & à force de crier qu'ils sont damnez, on ne leur permet de se retourner à Dieu, au moins en rendãt le dernier souspir, & quoy que nos haineux n'ayẽt rien plus agreable que nos tombeaux, on lapide ceux qui nous enterrẽt, on deterre ceux qu'on auoit enterrez, & iette-on les corps aux voyries, on nous assigne pour Cemetie-

res des lieux infames, on inualide les testaments de derniere volonté, on destourne ailleurs les legs testamentaires. On enleue nos enfans pour les faire baptiser ; s'ils sont puberes, pour les marier, ou les employer contre la conscience des peres, forçant la loy de nature comme celle des consciences, quand on nous contrainct aux choses repugnantes à nostre liberté Chrestienne. Pour sapper l'Eglise par les fondements, on nous oste tout moyen d'instruire nos enfans: On nous recule de tous honneurs, charges, dignitez, & droicts de vos subjects, les fruicts que nous deuions receuoir des Chambres de l'Edict iamais cueillis en saison, soit par les trauerses qu'on nous dõne, ou les frequentes euocations ailleurs, ou pour l'impossibilité d'executer leurs arrests quand ils sont obtenus. On brusle nos Temples, on surprend nos seuretez, on recule nostre Noblesse de vostre maison, on donne leurs pensions à d'autres qui ne l'ont pas mieux merité, on nous bannit des villes, on excite des seditions, bref on nous persecute iusques au sang, & ne s'en faut plus que cela pour combler la mesure, & nous replongeãt aux premiers mal'heurs, verifiet, sans passages de l'Escriture, que nous sommes vrays Chrestiens, puis que de mesme condition que les premiers.

Sire, tous ces torrents formeront en fin vn

deluge : nous le preuoyons, & ne baſtiſſons pourtant d'autre Arche que voſtre protection l'Impunité eſt la mere nourrice de ces infractions, mais il eſt à craindre qu'elle ne rencontre l'impatience, & par vn infauſte accouplement ne produiſent encore vn tel monſtre que les ſiecles precedents ont veu, lors que l'authorité Royalle a paru dans l'obſeruation de ſes Edicts, on a veu la prompte, & miraculeuſe gueriſon des eſprits, meſme lors que les playes eſtoient encore recentes, mais maintenant on voit clair, que la maladie ſe gliſſe de rechef dans les ames à meſure qu'on relaſche ceſte authorité, on ſent bien que les eſprits s'egriſſent, que faute d'obſeruer ſes ſages regimes de ſanté dans l'Eſtat, la playe eſt preſte à s'ouurir auec des ſymptomes, ſinon mortels, pour le moins tres dangereux. Ceux qui cauſent ce mauuais meſnage, Sire, pour des conſiderations eſtrangeres, & particuliere. ne penſent rien moins qu'à vous bien ſeruir, & n'ont pas tant à deſſein de nous nuire qu'à faire leur profit du mal-heur. Ce ſont Soleils de Mars qui pourront eſmouuoir, mais non pas reſoudre les mauuaiſes humeurs, & quand ils ſe ſeroient imaginez de nous pouuoir ruiner, ſi eſt-ce que noſtre ruine n'eſt pas leur but principal, ils eſtiment bien plus l'acceſſoire, à ſçauoir la confuſion & le deſordre en l'Eſtat. Si pour

vne bonne fois voſtre Majeſté retranchoit à ces broüillons l'eſperance de voir vos Edits rompus, s'ils auoient veu voſtre Majeſté fermement reſoluë à les faire obſeruer, que vos officiers les premiers à les violer, euſſent ſenty la peine deuë aux infracteurs, & qu'on euſt oſté le vent aux trompettes de ſedition, il ne faut douter que finalemẽt nous viuriõs en paix, & mettrions l'Eſtat hors des continuelles alarmes, l'eſtranger hors de pretention de nous affoiblir par là. Nous ne voudrions pas, Sire, mal plaiſer de perſonne, mais il faudroit n'auoir pas veu les artifices, qui ont terny le ſiecle paſſé de tant de troubles, noircy la France de tant d'infames cruautez, pour ne deuiner maintenant que ceux qui nous veulent replonger dans ces flots, ont quelque intelligence auec ceux qui trouuent de la douceur en nos aigreurs, leur repos en nos trauaux, leur ſeureté parmy nos dãgers. Pendant que l'alarme eſt chez nous, ils gaignent temps & pays, nous ne leur demandons pas ce qu'ils nous ont vſurpé, nous affermiſſons la preſcription, vne generation paſſe ſependant, & l'oubly rẽd noſtre droict ſur-anné, nous n'y ſerons plus receuables. C'eſt pourquoy on intereſſe vos ſubiects les vns contre les autres, afin qu'ayant de la beſoigne chez vous, vous n'en cherchez point ailleurs. Sire, c'eſt vne maxime aſſeuree que

ceux

ceux qui vous veulent voir en peine ne vous ayment pas, & vous y seriez, Sire, si vous preniez leur aduis, qui est de rompre vos Edicts de paix. Ils n'ont encore osé passer iusques-là, que de le dire ouuertement: Ce conseil est trop visiblement pernicieux, & pour l'ozer il faut auoir bien du front. Mais quelle difference y a-il de desmembrer vn Edict piece à piece, l'enfraindre en detail, ou de le rompre à la fois? Il ne s'en faut que d'vne simple formalité, c'est que vous n'en auez point de declaration, car au reste vos Parlements y ont tout aussi peu d'esgard. Or si nous en sommes paruenus iusques-là, il est temps de penser à nous, nous y pésons aussi, & recourons à vous. Si vous nous rebutez à ceste fois, il se faut tenir pour mãdez, la partie est faicte contre nous, nul n'en pourra plus douter: plus de seureté pour nous. Nous serons bien tost la proye de nos haineux, qui prendront ces desnys pour abandon de nos biens, & de nos vies à leur animosité. Ainsi faudra que la fidelité se courbe soubs la malice, ou que vos Edits ne pouuans ployer dauantage viennent à rompre, à la grande desolation de vos bons & mauuais subjects.

Nous en sommes bien pres, si Dieu n'a pitié de nous, car nos hayneux n'ont plus de lieu pour la patience, tant qu'ils nous voyẽt exposez à leur mercy, sans Edits, & sans pla-

ce de seureté, ils croyent que ces bicoques sont les nerfs de vos Edits, que sans elles ils auroient bien tost froissé les seaux, & dechiré ce parchemin. O que la rage auroit lors beau jeu (se leur semble) qu'on verroit bien tost la France despeuplée d'heritiques, on ne craindroit plus les represailles, toute cruauté s'exhaleroit de ces cœurs zelez sans crainte de retour. Maudite persuasion, qu'on mette nos vies à si bas prix, & qu'on ne puisse voir apres tant d'experience, que ceux qui osent bien enuisager pour ceste querelle vne mort honteuse au iugement du monde, en pourront bien affrõter vne honorable quãd on les y forcera. Ces places, Sire, sõt vostres, & nous n'y auons rien que la seureté, elles ne sont pas tant pour vous que pour l'Estat. Trois iours apres que nous les aurions rendues, ils nous forceroient à tenir la campagne, & vendre nos vies aux prix des leurs, d'autant plus cherement que nous combattrions pour la Foy violée, pour la Religion, pour la patrie. Ceux qui aiment le sang & la confusion voudroient bien voir ce mur abbatu, qu'ils rendent neantmoins necessaire par leurs menaces ordinaires d'vne saincte Bartelemy. Nous essuyons cela par nostre silence, & passons, mais, Sire, c'est à vous à qui il importe que ces places demeurent en nostre garde, autant que l'obseruation de la

paix eſt neceſſaire à voſtre Eſtat: Vous trouuerez que ceux qui vous importunent de les oſter, ou ils ſont eſtrangers d'affection, ou ils fauoriſſent l'Eſtranger, ſi ce ne ſont gueux qui n'ayẽt rien à perdre. Nul bõ François ne vous conſeillera de nous expoſer à la mercy de la cruauté, l'experience ayant mõſtré que le feu prendroit bien toſt aux prochaines maiſons. Nous ne ſommes plus gens à maſſacrer: il à pleu aux Roys, vos predeceſſeurs, & à vous, Sire, de nous octroyer des Edits, nous mourrons pour vous faire obeyr, & les garder en leur entier. Iuſques-là ſerons nous ſans force, ſans action que pour voſtre ſeruice, & ietterons la premiere pierre ſur celuy des noſtres qui en aura pour autre occaſion. Nos ennemis ſe trompent, ils ne nous porteront pas ſi facilemẽt hors de noſtre deuoir, quelques ruſes, iniuſtices, ou violẽces qu'ils y employent, leur malice n'eſt aſſez deliée pour attirer ſur nous le blaſme du mal qu'ils veulent faire, elle eſt deſcouuerte, & nous ſupplions tres-humblement voſtre Majeſté d'y regarder. Ils nous voudroient porter à l'impatience, & de là aux extremes, pour dire que nous auons commencé. Mais nous oſons aſſeurer voſtre Royalle bonté qu'elle nous ſera deſnyée bien à clair, & bien de fois auant que nous en venions-là. Nous ne donnerons iamais ceſt aduantage à nos ad-

uerſaires, à vos mauuais ſeruiteurs pour attirer ſur nous ce blaſme perpetuel, mais auſſi ſupplions-nous tres-humblement voſtre Majeſté vouloir tenir la main à la reparation de tant d'iniuſtices, reprimer l'inſolence, eſtouffer la malice, punir la deſobeyſſance de ceux qui d'eux ou de nous troubleront voſtre repos.

Pour le bien cognoiſtre, Sire, qu'on porte à voſtre Majeſté les cahiers reſpondus durant voſtre regne, elle verra tout à clair la cauſe de nos gemiſſemens, & par les reſponces la baſe de noſtre affermiſſement, les fuittes de la Iuſtice, à laquelle nous n'auons ſçeu attaindre, ont laiſſé nos pourſuittes, & pluſieurs ont mieux aimé perir ſous la Croix, que recourir à ceux qui la leur ont aggrauée. Mais non, Sire, que voſtre Majeſté n'aye pas ce deſplaiſir de voir tant d'iniuſtices que vos officiers nous ont faites, qu'il luy plaiſe ſeulement ietter les yeux ſur ce qui ſe paſſe. Voicy le cinquieſme mois qui court depuis que l'Aſſemblée eſt par ſes deputez aux pieds de voſtre Majeſté, ſuppliante, gemiſſante ſous les plaintes qui l'affaiſſent de toutes parts. Par vn bien petit eſchantillon de cinq ou ſix articles, elle a faict voir à voſtre Majeſté, que bien toſt vous l'auriez ſeparée, ſi tant ſoy peu elle receuoit des teſmoignages de voſtre bonne volonté, iugeant par là ſi

iuſtice leur euſt eſté renduë du reſte de voſtre inclination fauorable à les ouyr en leurs iuſtes demandes. Trois diuerſes deputations s'en ſont retournées les mains vuides, l'Aſſemblée n'a rien obtenu, non pas meſmes des choſes où voſtre authorité eſt la plus intereſſée, comme eſt l'affaire de Clermont, de Lodeun. Que peut-elle donc, preſſé pour les gemiſſements d'vn million d'ames innocentes, que reyterer ſes tres-humbles ſupplications, non pour importuner voſtre Majeſté, mais pour vaincre, s'il eſt poſſible, la mauuaiſe volonté de ceux qui nous rendent de mauuais offices pres d'elle en vos Conſeils & ailleurs, que finalement nos ſouſpirs, & nos larmes toucheront ce cœur Royal, & vrayement iuſte, & paternel, & que les ſaines, & Sainctes intentions, qu'il a pleu à Dieu y loger, ſurmonteront en fin les artifices de nos Mal-veillants, pour nous renuoyer en nos maiſons, rendre des ſacrifices à Dieu, des actions de graces à voſtre Majeſté, & des conſolations à tant de pauures familles qui les attendent par nous de voſtre Royalle bonté.

Nous nous affermirons touſiours en la fidelle obeyſſance que nous vous deuons, nous glorifierons en la ſincerité de noſtre ſubiection par deſſus nos accuſateurs & vous ferons voir que la fidelité qui vous eſt deuë

est si intime à nos consciences que nous ne croyons pas pouuoir blesser celle-la (que celle-cy n'aye Dieu pour Iuge & vengeur, sans qu'aucun nous en puisse descharger, tant que vous lairrez à Iesus-Christ son empire dans vostre Estat) il establira par sa doctrine le vostre dans nos cœurs, & verifierõs contre ceux qui soubz vostre sacré Nom en voudroient arracher les Lis, qu'ilz ny pourront iamais esteindre les viues marques de la puissance Royalle, n'empescher qu'elle ne nous soit plus precieuse que la vie. Soubs le nom de nos Rois, on nous a bannis, outragez, spoliez, massacrez, nous n'auons en rien diminué nostre amour ne fidelité, parce que nous les tenons de Dieu, non des hommes. on a pointé leur puissance contre nous, & n'auons en fin trouué plus seure retraicte. Tant de frequents Edicts qui estoient comme le baulme de nos playes, & qui nous ont si souuent mis à l'abbry de l'authorité Royalle, nous ont apprins que c'est comme vne diuinité tutelaire, qui nous couure des attentats de nos aduersaires. Diuinité donc, que nous reuerons par dessus toutes choses humaines, soubs laquelle nous respirons, & toutesfois souspirons encore, à laquelle nous recourons maintenant la voyant heureusemẽt accompagnée de pieté & Iustices, Dioscures de bon presage à vostre Natiuité,

à voſtre Sacre, à voſtre Majorité. Nous les prenons pour garents contre tous les conſeils qu'on vous pourroit donner contre nous, les implorõs du profond de nos cœurs és alarmes qu'on nous donne à tous coups, & dans le peril euident, que les ſeditions excitées au premier ſermon nous feront bien toſt le butin de l'aueugle populaire. Nous eſperons que la clarté de ces deux Aſtres diſſipera tous ces ſombres nuages, & que voſtre Majeſté ayant recogneu la Iuſtice de noſtre innocence, diſſipera tant de pernicieux conſeils, & que nous en vous ſeruant poſſederons nos ames en patience, & nos conſciences en la liberté que le ſang de nos peres & vos Edicts nous ont acquiſe, afin que nous portiõs de toute noſtre force nos biẽs & nos vies à l'affermiſſement de voſtre Eſtat, exaltation de voſtre Couronne, & nos vœux au Ciel, à ce que le Throſne de voſtre Majeſté ſoit eſtably en Iuſtice, & ſon Sceptre en équité, que toutes vos entrepriſes ſoyent heureuſes, voſtre Royaume paiſible, voſtre force inuincible, vos actions admirées, vos vertus reuerées, vos commandemens obſeruez, & voſtre regne comblé de felicité, de laquelle, s'il plaiſt à voſtre Majeſté, nous aurõs noſtre part comme vos autres ſujects, auec leſquels l'humanité, la patrie, le Chriſtianiſme, meſmes droicts, meſmes loix, meſme

Roy, mesme maistre nous vnissent si estroictement, que la consideration des pretentions estrangeres, pour lesquelles nous sommes haïs, ne nous en separera iamais.

L'IMPRIMEVR.

Ceste harangue escripte à la main, ayant esté trouuée pres le Louure, lors que M. M. les deputez de l'assemblée y furent entrez, i'ay estimé que c'estoit celle qu'ils deuoyent faire à sa Majesté, mais ne sçachant si elle aura esté prononcée, ie vous la donne, Lecteur, soubs le nom de Prosopopée, car c'est à peu pres ce qu'ils ont peu dire.

Newberry Library · Chicago